

MA MÈRE, CETTE DÉESSE

La grande pianiste Martha Argerich filmée au quotidien par sa fille Stéphanie. Un portrait drôle et sensible d'une famille aussi normale qu'exceptionnelle.

TTT
Bloody Daughter
MERCREDI 22 45
Arte

Depuis l'âge de 11 ans, Stéphanie Argerich filmait sa famille avec la caméra rapportée du Japon par sa mère, l'illustre pianiste Martha Argerich. Bien plus tard, les vidéos d'amateur se sont transformées en projet de long métrage. « J'ai fait une première tentative il y a quinze ans, très kamikaze, j'étais toute seule et je n'étais pas prête. Le déclic est venu quand je suis devenue mère. J'avais changé de position, je n'étais plus seulement "la fille", je comprenais mieux ma mère. Et puis j'ai ressenti une espèce d'urgence; la dynamique familiale change, on réalise que certaines choses

sont à faire maintenant. Je m'y suis remise, et, cette fois, je me suis bien entourée. » Les producteurs Luc Peter (Intermezzo) et Pierre-Olivier Bardet (Idéale Audience) ont su voir la cinéaste en devenir derrière la « fille de » et l'ont accompagnée pendant plus de quatre ans. Le temps nécessaire pour que Stéphanie Argerich trie ses souvenirs, trouve sa bonne voix et sa juste place à l'image, creuse les non-dits familiaux, tout en mettant au monde un deuxième enfant.

Luc Peter l'a aidée dans le processus d'écriture. Il a aussi filmé les 10 % d'images où Stéphanie Argerich devient personnage, et pour lesquelles

elle cherchait « quelqu'un à qui passer la caméra sans perdre le degré d'intimité que je recherchais ». Pierre-Olivier Bardet s'est concentré sur la recherche de diffuseurs et de financements, convainquant notamment Arte de coproduire le film. Quant à la famille, elle a joué le jeu. « Ma mère est habituée à ce que je la filme; même si elle dit qu'elle n'aime pas être au centre de l'attention, je crois qu'elle adore être le centre de la mienne! Avec mon père, ça a été plus compliqué. C'était un tournage assez court, il avait du mal à me donner du temps. » Avec son père, Stephen Kovacevich, pianiste de renom, la tension accumulée explose pendant la scène où Stéphanie lui demande une énième fois de faire les démarches pour la reconnaître officiellement.



Stéphanie Argerich, avec sa mère: « Quand je dis que ma mère est une déesse, ce n'est pas tout à fait une blague. »

« C'est triste, cette séquence, ce qu'il dit m'a blessée, mais, en même temps, c'est drôle aussi, quand il me parle un McDo que l'administration a perdu le papier... Mon père avait très peur de ce que j'allais montrer. En voyant le film, il a trouvé qu'il avait eu droit à la parole. »

Réunis pour l'occasion, les parents de Stéphanie ont eu la primeur du visionnage de *Bloody Daughter*. « Mon père m'a dit : "Pourquoi suis-je si peu dans le film ?" Ma mère, elle, trouvait qu'on la voyait trop. Mais c'est avec elle que j'ai vécu ! » Martha Argerich apparaît sans apprêt, avec sa chevelure grisonnante et son visage juvénile. « Son rapport à son âge et à son image, c'est ce qui a été le plus dur pour elle, parce que ça ne correspond pas à la façon dont elle se voit. Mais ça aurait été artificiel de l'éclairer ou de la maquiller. J'aime regarder les visages au naturel, surtout ceux de femmes d'un certain âge, on n'en voit pas assez. Le corps, les cheveux... c'est beau ! » Quand on fait remarquer à Stéphanie Argerich qu'il est beaucoup question de pieds dans son film, alors qu'on se serait plutôt attendu, pour une pianiste, à une fixette sur les mains, elle se met à rire : « Je trouve les pieds de ma mère très expressifs ! Quand on a passé son enfance à dormir sous un piano, les pieds, c'est important. Et, partout où elle passe, ma mère enlève ses chaussures et ses chaussettes, et elle touche ses pieds... »

Ces détails-là, a priori triviaux, Stéphanie Argerich les a enregistrés presque machinalement : « Pour moi, mes parents sont des humains comme les autres, même si je vois leur dimension extraordinaire. Ce qui est fou, c'est de passer de l'un à l'autre, de montrer dans les coulisses la petite fille terrorisée, puis la bête de scène ! Quand je dis qu'elle est une déesse, ce n'est pas tout à fait une blague. Je pense à la mythologie grecque, tous ces dieux qui ont des pouvoirs monstrueux et, en même temps, des qualités et des défauts très humains, auxquels on peut s'identifier... » Ses divinités du clavier se sont déjà fait remarquer dans plusieurs festivals et ont attiré plus de vingt mille spectateurs dans les cinémas suisses. Stéphanie Argerich pense déjà à la suite, à ce deuxième film périlleux, forcément scruté à l'aune du précédent. Et qui sera... une fiction.

— **Sophie Bourdais**

Le film est sorti en DVD aux éditions EuroArts

Philip et Elizabeth Jennings, mariés pour la forme, mais pas seulement...



L'ENVIE DES AUTRES

Sous lère Reagan, deux agents du KGB mènent une vie d'Américains modèles. Au risque d'y prendre goût. Une série d'espionnage qui renouvelle le genre.

IT
The Americans
MERCREDI 20.50
Canal+ Series

1981. Philip et Elizabeth Jennings sont des Américains modèles. Ils habitent un charmant pavillon dans une verte banlieue, ont deux enfants souriants, mènent une vie sans remous, entre sorties au centre commercial et barbecues dominicaux. Ils saluent leurs voisins, soignent leur jardin, chantent l'hymne national à l'école du petit. Ils feraient la fierté du président Reagan... mais ils sont soviétiques. Mischa et Nadezhda sont deux agents du KGB infiltrés, mariés pour la forme, illusion de famille idéale montée de toutes pièces pour espionner Uncle Sam. *The Americans* nous plonge dans l'étrange intimité de ces anti-héros piégés dans le mensonge, mais dont les masques vont lentement s'ébrécher.

Série historique sur fond de guerre froide, *The Americans* s'inspire des thrillers psychologiques des années 1970, des films d'Alan J. Pakula (*Les Hommes du président*) et de Sydney Pollack (*Les Trois Jours du Condor*). Débarassée des technologies qui parasitent les fictions d'espionnage modernes, elle se concentre sur la séduction, la mystification, la force de conviction, l'humain. Les missions d'Elizabeth et de Philip Jennings, sobrement incarnés par Keri Russell et Matthew Rhys, nous renvoient perpétuellement à leurs tourments intimes. A force de faire semblant de s'aimer, des sentiments

peuvent-ils naître entre eux ? Que ressentent-ils pour leurs enfants, conçus pour améliorer leur couverture ?

The Americans file la métaphore des difficultés de la vie en couple en mêlant les bagarres musclées aux disputes conjugales. « *Leurs dilemmes sont ceux que nous affrontons tous, explique son créateur Joe Weisberg. Faut-il protéger ses secrets et vivre seul, ou se mettre à nu et risquer de tout perdre ?* » En rendant attachants des espions soviétiques, la série transforme subtilement l'ennemi politique en ennemi intime. « *Il ne faut plus seulement le voir comme une menace étrangère, mais comme un être humain complexe, analyse Joel Fields, son producteur. C'est une réflexion toujours d'actualité, à une époque où l'on pense souvent qu'il y a nous, et cet autre qu'il faut abattre.* »

Soldats fidèles et méticuleux, Elizabeth et Philip Jennings vont peu à peu lâcher prise, commettre des erreurs, se désirer, se déchirer. Et questionner ce qu'ils ont appris l'un sur l'autre et sur ce pays qu'ils espionnent et qu'ils haïssent tant. « *The Americans nous confronte aux limites des idéaux de ses personnages, explique Joel Fields, aussi bien aux rêves de socialisme des Jennings qu'aux fantasmes de capitalisme de ceux qu'ils affrontent.* » Comme toute série historique réussie, elle tend discrètement un miroir au monde contemporain et parvient progressivement à transformer un thriller rythmé en émouvant drame sentimental. — **Pierre Langlais**

22.25 France 2 Magazine

Un jour, un destin

Georges Pompidou, la maladie du pouvoir

| Présenté par Laurent Delahousse
| Réalisation : Agnès Hubschman
(France, 2013) | 85 mn. Inédit.

Jusqu'à sa mort, en 1974, Georges Pompidou, assis sur la plus haute marche du pouvoir, a cherché à préserver des regards la sphère intime de sa vie et le couple qu'il formait avec sa femme, Claude. Pudique, l'homme qui dédaignait les honneurs publics aspirait à une discrétion qui ne collait pas aux contraintes du pouvoir suprême.

Quatre décennies après la disparition de l'ancien président de la République, ceux qui l'ont bien connu (son fils unique, Alain, médecin, les journalistes Robert Namias, Alain et Patrice Duhamel, Christine Clerc, Michelle Cotta, les politiques Edouard Balladur, Marie-France Garaud) témoignent dans ce numéro d'*Un jour, un*



L'homme d'honneur qui dédaignait les honneurs

destin. Le récit s'arrime fin 1968, au moment où éclate l'affaire Markovic. La mise en cause de son épouse, suspectée de participer à des parties fines dans le milieu de la jet-set, marque une césure dans sa vie politique. Loin de se replier, Georges Pompidou se présente à l'élection présidentielle en avril 1969. Et est élu.

Plus intéressant, car faisant écho à des exemples postérieurs (François Mitterrand, Jacques Chirac...), le secret entourant la santé du président en exercice est analysé avec précision. Bien que souffrant atrocement, l'homme n'a jamais été en état de « faiblesse intellectuelle », affirment ses proches : il poursuivra son mandat en allégeant son emploi du temps pour cause de « grippe ». Les images de Pompidou en voyage officiel en Géorgie en mars 1974, accueilli par Brejnev, malade lui aussi, dégageant une connivence complice entre ces puissants, visage bouffi ou oblong, soudain si fragiles.

— **Emmanuelle Skyvington**

22.45 Arte Documentaire

Bloody Daughter

| Documentaire de Stéphanie Argerich (France/Suisse, 2012) | 100 mn. Inédit. Pianiste argentine au talent précoce et fabuleux, internationalement applaudie et fêtée, Martha Argerich accorde peu d'interviews et esquive les caméras. Mais elle s'est toujours laissée filmer par Stéphanie, la dernière de ses trois filles, née du grand amour vécu avec un autre géant du piano, l'Américain Stephen Kovacevich. Lorsque les vidéos tournées en privé se sont transformées en projet de long métrage, la star ne s'est pas dérobée, houspillant parfois sa benjamine (« Tu filmes tout, pourquoi ? Ça me gêne ! ») sans jamais la chasser, alors que la caméra la cueillait parfois au saut du lit, ou pendant une terrifiante (et rituelle) montée de trac, juste avant d'entrer en scène ..

Tourné sur plusieurs continents, *Bloody Daughter* n'est pas un documentaire « sur » la musique, même si l'on y entend beaucoup de piano, au passé (saisissantes archives de concerts) comme au présent. Longuement mûri, minutieusement écrit, le

film propose le portrait fascinant d'une famille à la fois normale et exceptionnelle, éparpillée et fusionnelle, qui trimbale son lot de souvenirs heureux et de blessures mal cicatrisées.

La réalisatrice pose un regard tendre et critique sur cette mère aimante qui n'a pas su élever sa première-née (l'altiste Lyda Chen) et sur ce père affectueux mais lointain, qui n'a jamais officiellement reconnue sa « bloody daughter », cette sacrée gamine qui demande des comptes... Très émouvant, parfois fort drôle (l'extravagant visionnage interactif des *Aventures de Rabbi Jacob*), *Bloody Daughter* ne parlera pas qu'aux mélomanes, mais à tous ceux qui s'interrogent sur la précieuse et périlleuse alchimie des liens familiaux. — **Sophie Bourdais**

Ce film a reçu le Fipa d'or 2013 (catégorie Musique et spectacle) et le prix Italia 2013. A lire : *Martha Argerich. L'enfant et les sortilèges*, d'Olivier Bellamy, ed. Buchet Chastel.

LIRE page 72



Harmonie musicale et familiale : la pianiste Martha Argerich, filmée par sa fille.